

Hurricane



DYLAN et Suze Rotolo dans la 4ème rue de Greenwich Village en 1963

J'avais 12 ans quand j'ai entendu *I want you* à la radio. Je ne connaissais pas Bob DYLAN. J'étais dans la phase Beatles et un peu Stones, comme tous mes copains. Je me rappelle avoir aimé sa manière de tirer les mots comme un violon tire les notes. Je ne suivais pas de cours d'anglais encore et la compréhension des textes n'était pas ma priorité. C'est l'harmonie et la cohérence de l'association des sons. Une écriture très différente du « *Love me do* » des Beatles ou de ce qu'on pouvait entendre en France.

Mais ma vraie claque a été *Hurricane*, un peu plus tard. Un titre de plus de 7mn, la voix soutenue par le violon et la guitare, et ces mots lancés comme des coups d'épées.

Je n'avais jamais entendu ça avant.

Ce fut une vraie révélation musicale pour moi.

Et bien sûr aussi le fait de mettre en poésie des problématiques sociales. Pour *Hurricane*, il est question d'un boxeur noir condamné à tort dans le New Jersey alors que toutes les preuves désignaient un petit malfrat blanc. Un film (*The Hurricane*) a été fait de cette histoire dans lequel Denzel Washington joue le rôle de Rubin Carter.

*Pistol shots ring out in the barroom night
Enter Patty Valentine from the upper hall.
She sees the bartender in a pool of blood,
Cries out, « My God, they killed them all! »*

*Here comes the story of the Hurricane,
The man the authorities came to blame
For somethin' that he never done.
Put in a prison cell, but one time he could-a been
The champion of the world*

*Meanwhile, far away in another part of town
Rubin Carter and a couple of friends are drivin' around.
Number one contender for the middleweight crown
Had no idea what kinda shit was about to go down
When a cop pulled him over to the side of the road
Just like the time before and the time before that.
In Paterson that's just the way things go.
If you're black you might as well not show up on the street
'Less you wanna draw the heat.*

Hurricane (Desire)

A partir de là, j'ai commencé à éplucher ses titres, ses disques : Désiré, Street legal, Slow train coming...

Non pas que Dylan me soit très sympathique... Je pense qu'il ne l'est pas... Mais c'est un génie sur le plan de la composition. C'est un personnage de roman, anticonformiste, et musicalement indépendant. Libre...

Sa manière d'écrire les textes, les doubles sens, les associations improbables qui prennent du sens... Bref, tout ça m'impressionne.

A New York aujourd'hui, il a fait mauvais toute la journée. Avec la chaleur des derniers jours, il fallait bien que ça tombe. Du pont de Brooklin, Miss Liberty était à peine visible. Une humidité dans l'air qui m'obligeait à nettoyer régulièrement mes lunettes.

Et des pluies quasi tropicales : courtes mais intenses. Difficile dans ces conditions de faire de longues marches, je me suis donc rabattu sur le métro.



Le métro parisien n'a rien à envier à son homologue américain. Au contraire, les stations New-Yorkaises sont vétustes, il y fait très chaud et la signalétique est à revoir.



Mais à part cela, on retrouve les mêmes bousculades aux ouvertures de portes, les mêmes têtes endormies, les mêmes balancements au rythme des sons émis par les écouteurs. Les enfants y jouent au janken aussi, les hommes d'affaires cravatés lisent le New York Times et les femmes enceintes rentrent angoissées dans la wagon espérant trouver une place

assise pour pouvoir protéger leur ventre.

Si on fait abstraction des publicités placardées, on pourrait penser être dans une vieille rame du métro Parisien.



Pont de Manhattan